Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 4

Artikel: Cavaliers et dragons
Autor: Sarasin, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338054

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CAVALIERS ET DRAGONS

Dans le numéro de février de la *Revue militaire*, j'ai rendu compte d'une étude parue dans la *Revue de Cavalerie,* dont le but était d'engager la cavalerie française à faire une beaucoup plus grande place dans sa tactique au combat à pied et de développer autant que possible l'instruction du tir et de l'école de tirailleurs.

Il est intéressant de retrouver presque exactement la même note dans un article paru récemment dans la *Revue des Deux-Mondes* et dû à une plume anonyme mais évidemment compétente [1].

L'auteur de ce travail constate en commençant que la cavalerie française, prévoyant que la prochaine campagne devra inévitablement débuter par des rencontres entre les deux cavaleries adverses, qui pourront exercer un effet important sur la suite de la guerre, se prépare presque exclusivement à ce genre d'action. Dans ce but, la plus grande partie des régiments sont réunis en divisions, qu'on a dotées, pour les rendre plus indépendantes, d'une série d'organes spéciaux (services administratifs, postes, télégraphes, etc.). D'autre part, le seul but poursuivi sérieusement dans l'instruction, c'est la manœuvre en grandes masses, le tourbillonnement des escadrons les uns autour des autres, tandis que l'action de la cavalerie combinée avec celle des autres armes n'est étudiée que tout à fait exceptionnellement et jouit d'une défaveur aussi générale que surprenante. Enfin, la manœuvre et les attaques des divisions sont déterminées par un règlement qui pousse le formalisme au point de supprimer toute initiative.

L'histoire de la guerre montre que de tous temps les chefs se sont efforcés d'adjoindre à leur cavalerie proprement dite, des troupes montées capables de combattre comme l'infan-

[1] *Cavaliers et Dragons*, par ***, *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1902 et 1er janvier 1903.

terie ; en France les dragons ont été créés à cet effet ; mais les unités ainsi constituées ont dans la règle eu comme principale ambition de répudier le rôle pour lequel elles existaient, pour s'assimiler à la cavalerie proprement dite. Et pourtant on peut démontrer, en se basant toujours sur l'histoire, que le rôle de la cavalerie employée en grande masse comme arme de choc, n'a pas cessé de décroître à mesure que les armes à feu se perfectionnaient. Pour lui conserver son importance il faut donc, comme cela a été fait dans quelques pays, modifier son emploi et la doter d'armes, telles que les canons et les mitrailleuses, qui augmentent la puissance de son feu.

Déjà dans les guerres de Charles VII, de Louis XII, de François Ier, nous voyons les argoulets, c'est-à-dire des cavaliers armés d'arbalètes, de pistolets puis d'arquebuses, jouer un rôle considérable dans la bataille. Sous Henri II les arquebusiers à cheval sont employés pour opérer des surprises, de rapides coups de main comme aussi pour couvrir la cavalerie. Les campagnes de Henri IV nous montrent encore la cavalerie fortement dotée d'arquebusiers à cheval, appelés dorénavant dragons. Dans l'armée de Turenne ceux-ci prennent une importance toute particulière, agissant le plus souvent par le feu, dans l'offensive comme dans la défensive ou la retraite, quelquefois aussi chargeant avec la cavalerie. Puis, pendant le règne de Louis XV, nous voyons progressivement les dragons évoluer pour se transformer en une cavalerie qui n'agit plus que par la charge ; sous Louis XVI ils sont devenus cavalerie légère. Dans les guerres de la Révolution, ils font volontiers le coup de feu à cheval, mais ne mettent pied à terre que dans des cas tout à fait exceptionnels. Il est vrai que dès 1805 Napoléon rend aux dragons leur véritable rôle ; ce sont eux qui enlèvent le village de Werslingen ; ce seront eux aussi qui plus tard (1813) surprendront les Espagnols dans Valencia. Mais aucune influence ne peut lutter contre la prédilection des dragons pour la charge qui devient finalement tout à fait exclusive.

Les guerres de l'Empire constituent une période brillante pour l'action des grandes masses de cavalerie ; à Marengo, ce sont les charges de Kellermann et de Bessières qui ont décidé du sort de la bataille. A Eckmühl, une rencontre terrible entre cuirassiers français et autrichiens a terminé la lutte ; à la Moskowa, c'est Caulaincourt avec une division de cuirassiers et deux régiments de carabiniers qui, en prenant à revers la

principale redoute des Russes, permet à l'infanterie française de pénétrer dans cet ouvrage et de remporter la victoire. Enfin à Dresde, la cavalerie de Murat et de La Tour-Maubourg, tournant l'aile gauche de l'armée autrichienne, a rendu possible le brillant succès de l'infanterie du maréchal Victor. Mais, malgré ces actions d'éclat on peut affirmer que l'attaque de la cavalerie contre l'infanterie tend déjà alors à devenir de plus en plus difficile, que les charges ne sont plus que de folles équipées sans résultat possible si elles ne sont pas dirigées contre un ennemi ébranlé ou surpris en mauvaise posture. Il suffit pour s'en convaincre d'étudier la célèbre charge du maréchal Ney contre le Mont St-Jean à Waterloo. Cette vérité, cela va sans dire, s'est accentuée à mesure que les armes à feu se perfectionnaient, et le terrible massacre de la cavalerie anglaise à Balaklava en est une triste démonstration.

Mais si la possibilité de charger avec succès s'est faite de plus en plus rare pour la cavalerie, le rôle de cette arme n'est nullement amoindri et les Américains ont su montrer pendant la guerre de Sécession la part décisive qu'elle peut prendre au résultat final d'une campagne, si elle sait conformer sa tactique aux circonstances actuelles.

Du côté des Sudistes les cavaliers étaient tous armés du sabre, de la carabine et du pistolet, et le mode de combat habituel était le combat à pied; dans les charges le pistolet était beaucoup plus couramment employé que le sabre. Cette cavalerie, pourvue d'un service d'éclaireurs remarquable et conduite par un chef habile, Stuart, a fait des prodiges de mobilité et d'audace, poussant des incursions au cœur même de l'armée ennemie, coupant ses lignes de ravitaillement, détruisant ses chemins de fer et ses télégraphes. Or, partout, nous voyons Stuart se frayer un chemin à l'aide de tirailleurs déployés rapidement en avant du gros et au moyen de son artillerie.

Du côté des Nordistes, le général Sheridan donne plus d'ampleur encore au combat à pied de sa cavalerie. A Ceda Creek, le 18 octobre 1864, au moment où la bataille semblait perdue pour son armée, il fait mettre pied à terre à ses cavaliers, attaque à l'improviste des retranchements que l'ennemi était en train de construire, s'en empare et décide de la victoire. Six mois plus tard, à Five Forks, il tourne, avec une cavalerie considérable, les positions ennemies puis les couvre d'une fu-

sillade intense qui oblige l'adversaire à se retirer. Après ce premier succès, il devance l'armée du sud dans sa marche sur Danville, lui coupe la retraite et la contraint à capituler, de telle sorte qu'on peut attribuer à Sheridan et à sa cavalerie la victoire définitive de l'armée du Nord.

La tactique habituelle de la cavalerie américaine durant cette campagne était la suivante : une fois au contact de l'adversaire, les escadrons des ailes étaient avancés rapidement en avant du centre, tantôt à cheval, tantôt à pied et se déployaient en tirailleurs. Derrière ce rideau le corps principal mettait pied à terre et se déployait en tirailleurs tantôt sur une ligne dans un terrain suffisamment couvert, tantôt sur deux ou trois lignes les unes derrière les autres. La première ligne s'avançait aussitôt, puis, arrivée à portée, se couchait et ouvrait le feu ; la seconde ligne, s'avançant alors à son tour, traversait la première pour ouvrir le feu plus en avant, et ainsi de suite la ligne la plus reculée passant toujours dans les intervalles de la plus avancée. Arrivées près de l'ennemi les diverses lignes se réunissaient pour l'assaut dans lequel le revolver jouait le principal rôle.

Sheridan, comme du reste la plupart des officiers américains, n'admet le combat à cheval que contre la cavalerie et lorsqu'on n'a pas le temps de mettre pied à terre. Dans la charge et la mêlée le revolver a, d'après lui, une efficacité infiniment plus grande que n'importe quelle arme blanche.

Malgré les succès de la cavalerie américaine, son exemple n'a guère été suivi dans les armées européennes. Dans la guerre austro-prussienne la cavalerie autrichienne, quoique fort bien montée et encadrée, a été en somme parfaitement inutile jusqu'au moment où, à la fin de la bataille de Sadowa, elle s'est dévouée brillamment pour protéger la retraite de l'infanterie. Or il est facile d'établir que, si cette même cavalerie avait été dirigée contre la deuxième armée prussienne, elle aurait facilement pu, en occupant des positions favorables, la retarder considérablement dans son passage de l'Elbe et dans toute sa marche en avant, de telle sorte que cette armée n'aurait pas pu intervenir dans la bataille pour changer, comme elle l'a fait, une retraite déjà commencée en une superbe victoire. D'autre part, le général Benedeck n'aurait pas été surpris, comme il l'a été, par l'arrivée de l'armée du prince royal de Prusse, si sa cavalerie avait su organiser un service d'explora-

tion étendu. Quant à la cavalerie prussienne elle éclairait mieux, mais son rôle comme arme combattante a été en somme peu considérable.

Par contre, en Lombardie, à la même époque, la cavalerie autrichienne a rendu de signalés services au commandant en chef, l'archiduc Albert. Elle ne pratique pas non plus le combat à pied, mais intervient essentiellement par des charges très bien lancées qui, si elles sont très meurtrières, amènent au moins des résultats importants. C'est ainsi que le 24 juin, à Custozza, les deux brigades des colonels Bujanovics et Pulz mettent hors de combat pour le reste de la journée les deux divisions prince Humbert et Bixio, puis elles menacent constamment le flanc de ces troupes et finissent par les charger une seconde fois, les mettant en déroute et leur prenant plus de mille hommes. Le même jour trois pelotons seulement, prenant en flanc la brigade Forli, la mettent en pleine confusion et permettent à l'aide droite autrichienne, alors en retraite, de reprendre l'offensive; mais il faut ajouter que cette action d'éclat coûte aux trois pelotons de lanciers plus des cinq sixièmes de leur effectif (2 officiers, 94 hommes et 79 chevaux).

Avant la bataille de Custozza, la cavalerie autrichienne avait su se rendre déjà fort utile en formant devant son armée un rideau impénétrable et en épiant les moindres mouvements de l'armée italienne. Ainsi pendant la guerre d'Italie la cavalerie autrichienne a joué un rôle actif et utile avant et pendant la bataille; mais il faut faire remarquer que déjà alors, les résultats ont été obtenus par de très petites fractions et qu'ils ont été en général chèrement payés. La puissance de la cavalerie en tant qu'arme de choc est en décroissance manifeste et il paraît probable que déjà alors des feux nourris, dirigés à l'improviste par quelques escadrons pied à terre sur le flanc de l'adversaire, auraient produit des effets au moins aussi importants que les charges, avec des pertes insignifiantes.

En 1870, la cavalerie française comprenait 220 escadrons, dont 52 de dragons, mais ces derniers à cette époque avaient définitivement renoncé à leur rôle d'infanterie montée et avaient été incorporés dans la cavalerie de ligne. Dès le début des opérations la tendance fut de grouper les régiments en de lourdes masses, dont les chefs ne laissaient détacher sous aucun prétexte des escadrons pour le service de sûreté des

armées. Les régiments étaient tous pourvus de fusils, mais ils n'étaient pas préparés à s'en servir, et ils ne s'en sont en effet pas servis.

Ces dispositions ont rendu la cavalerie française absolument impropre au service de sûreté et au service d'exploration. Les reconnaissances sont toutes beaucoup trop lourdes pour avoir du perçant; elles rentrent le plus souvent trop tôt et sans avoir rien vu. Le rôle tactique de cette cavalerie, malgré toute sa bravoure, est lui aussi beaucoup trop peu important; il se réduit à peu près aux charges de Reichshoffen, de Mars-la-Tour et de Sedan.

A Reichshoffen, une brigade (8e et 9e cuirassiers) lancée contre l'infanterie prussienne qui venait d'occuper Morsbronn, s'engage, sans reconnaissance préalable, dans un terrain très difficile et est massacrée sans autre résultat que d'arrêter un instant cette infanterie. Un peu plus tard la division Bonnemain, chargeant sur Elsasshausen, subit à son tour des pertes terribles sans que l'on puisse attribuer à son attaque aucune influence appréciable sur l'issue du combat. Si ces deux cavaleries avaient au contraire gagné rapidement les flancs ou les derrières de l'infanterie adverse et avaient ouvert à l'improviste un feu violent sur elle, elles auraient bien probablement arrêté son mouvement en avant.

A Mars-la-Tour, ce sont les cuirassiers de la Garde qui chargent contre l'infanterie prussienne occupant Flavigny; l'effet de cette attaque a été nul; les pertes qu'elle entraîna furent considérables. Vers la fin de la journée, un grand combat de cavalerie s'engagea entre six régiments allemands et autant de régiments français, mais cette mêlée n'a en somme influé en rien sur le développement de la bataille.

A Sedan, les charges de la cavalerie française ne pouvaient avoir d'autre but que de sauver l'honneur; aucune d'elles n'est arrivée aux lignes prussiennes.

Du côté allemand, la cavalerie a rendu des services signalés dans le service d'exploration; par contre, son rôle dans la bataille n'a été guère plus important que celui de la cavalerie française. La journée la plus brillante pour elle a été celle de Mars-la-Tour, pendant laquelle elle a donné à six reprises différentes; mais si l'on étudie de près ces diverses attaques, on constate partout des pertes énormes et jamais un effet décisif. La plus importante, celle de la brigade Bredow sur

Vionville, a amené, il est vrai, la retraite de l'artillerie française ; elle a réussi à traverser les lignes d'infanterie, et les Allemands lui ont attribué l'arrêt du 4e corps français ; en réalité il n'en est rien, et ce corps fut arrêté par ordre.

Après ce long et intéressant exposé historique, l'auteur cherche à tirer quelques enseignements des expériences fournies par les dernières guerres et y formule ses conclusions de la façon suivante :

Il faut tout d'abord se garder de réunir déjà en temps de paix la cavalerie en brigades ou en divisions ; les régiments, commandés par des majors jeunes, doivent ne relever que des corps d'armée, et, lorsque pendant la guerre la nécessité se fera sentir de réunir plusieurs régiments pour une action commune, le commandement de l'ensemble sera confié à l'officier le plus capable.

En second lieu, il ne devrait y avoir qu'une seule espèce de cavalerie, armée uniformément d'une carabine ; les cuirassiers devraient être transformés en dragons, et la lance devrait être enlevée à tous les régiments, cette arme s'étant montrée impropre. Les régiments seraient à cinq escadrons dont un de chasseurs-éclaireurs, recrutés, instruits et montés d'une manière spéciale.

Le service d'exploration, rendu beaucoup plus difficile par l'introduction du fusil à tir rapide et de la poudre sans fumée, doit être fait surtout au moyen de faibles détachements très mobiles et très adroits.

Le combat de mousqueterie doit prendre dans la tactique de la cavalerie une importance de premier ordre ; il servira à tâter l'adversaire dans l'exploration ; il sera employé à l'occasion pour couvrir le gros des troupes ; il devra aussi fréquemment devenir franchement offensif. Dans ce dernier cas, les escadrons, profitant de leur mobilité, s'égréneront rapidement en autant de groupes distincts, suivant une ligne longue et débordante qui sera gardée sur ses flancs et ses derrières par des réserves à cheval. Ces offensives pourront être d'autant plus audacieuses que, grâce à la rapidité de ses mouvements, la cavalerie pourra facilement agir par surprise, se déployer subitement dans la forme indiquée par les circonstances et au besoin déguerpir si le mouvement n'a pas réussi.

Du reste, si la charge en lourdes masses doit être considérée dorénavant comme un moyen exceptionnel, il ne faut

nullement y renoncer d'une façon absolue. Il arrivera sans aucun doute dans les guerres futures que l'infanterie, démoralisée ou fatiguée par une lutte prolongée, deviendra mûre pour la panique ; qu'on réunisse alors toute la cavalerie disponible et que, après avoir mûrement reconnu le terrain, on la lance sur le point faible de l'adversaire ; cette charge, si elle se produit au bon moment et si elle est bien conduite, arrivera à trouer les lignes de l'ennemi, à jeter le désordre au milieu d'elles, à s'emparer peut-être des lignes de retraite ; elle contribuera pour beaucoup à la victoire finale. Cette vérité a été bien comprise par l'Empereur d'Allemagne qui, à plusieurs reprises pendant les grandes manœuvres, a tenu à commander en personne de grandes charges lancées au moment décisif.

Si la cavalerie sait adapter ainsi sa tactique aux circonstances nouvelles, son importance, loin d'être amoindrie, sera beaucoup augmentée. Le combat de mousqueterie offensif lui permettra d'intervenir avec succès dans de nombreux cas où la charge eût été impossible. D'autre part, elle aura un rôle stratégique considérable, en agissant sur les lignes de communication des armées ennemies, en attaquant avec leurs carabines et leurs canons les nœuds de chemin de fer et en désorganisant ainsi tout le service de ravitaillement de l'adversaire. Ce seront là des entreprises hardies, mais leur effet pourra devenir excessivement important ; il faut donc que la cavalerie, loin de se laisser décourager, développe toujours plus le véritable esprit cavalier qui est l'esprit d'entreprise, et pour cela il est nécessaire qu'elle ait à sa tête des chefs jeunes et hardis.

En terminant cette analyse bien incomplète, il est intéressant de constater que, tandis qu'en France plusieurs écrivains militaires s'efforcent de donner au combat à pied une part plus importante dans la tactique de la cavalerie, le même son de cloche commence à se faire entendre en Allemagne. Dans un article signé v. K., publié le 6 décembre 1902 par le *Militär Wochenblatt*, nous voyons exprimer le vœu que l'instruction de l'école de tirailleurs soit poussée beaucoup plus loin dans la cavalerie, que cette arme prenne l'habitude d'employer le combat de mousqueterie, non seulement dans la défensive mais aussi dans l'offensive, et qu'elle soit armée pour cela d'une carabine dont la portée soit égale à celle du

fusil d'infanterie. L'auteur de cet article va jusqu'à proposer de remplacer le sabre par une arme plus légère et plus courte qui pourrait s'adapter au bout du mousqueton à la façon d'une baïonnette.

D'autre part, le numéro du 10 janvier 1903 du même journal contient une étude signée v. Bredow, consacrée au combat à pied. L'auteur, voulant donner à celui-ci plus d'importance, recherche les causes pour lesquelles il a été si peu appliqué jusqu'ici. La première de ces raisons réside dans l'instruction insuffisante sur ce point des soldats et des officiers ; mais la principale se trouve dans l'équipement peu pratique des cavaliers et dans le caractère souvent archaïque du Règlement. En ce qui concerne l'instruction, il faudrait développer beaucoup plus les exercices de maniement du mousqueton et surtout de tir, et habituer les hommes à tirer à grandes distances sur des buts difficiles ; il faudrait en même temps obtenir plus de rapidité dans les descentes de cheval et les montées à cheval. Quant à l'équipement, il est avant tout nécessaire d'armer la cavalerie d'un fusil à plus longue portée ; puis il serait indiqué de réformer le bandoulier à cartouches qui est à la fois très voyant et très malcommode ; enfin la botte serait avantageusement remplacée par un brodequin et une guêtre qui donneraient aux tirailleurs une plus grande mobilité dans le terrain.

Ainsi, en Allemagne comme en France, l'attention des cavaliers se porte de plus en plus vers le combat de mousqueterie.

Ch. Sarasin,
capitaine de cavalerie.

Genève, le 25 février 1903.